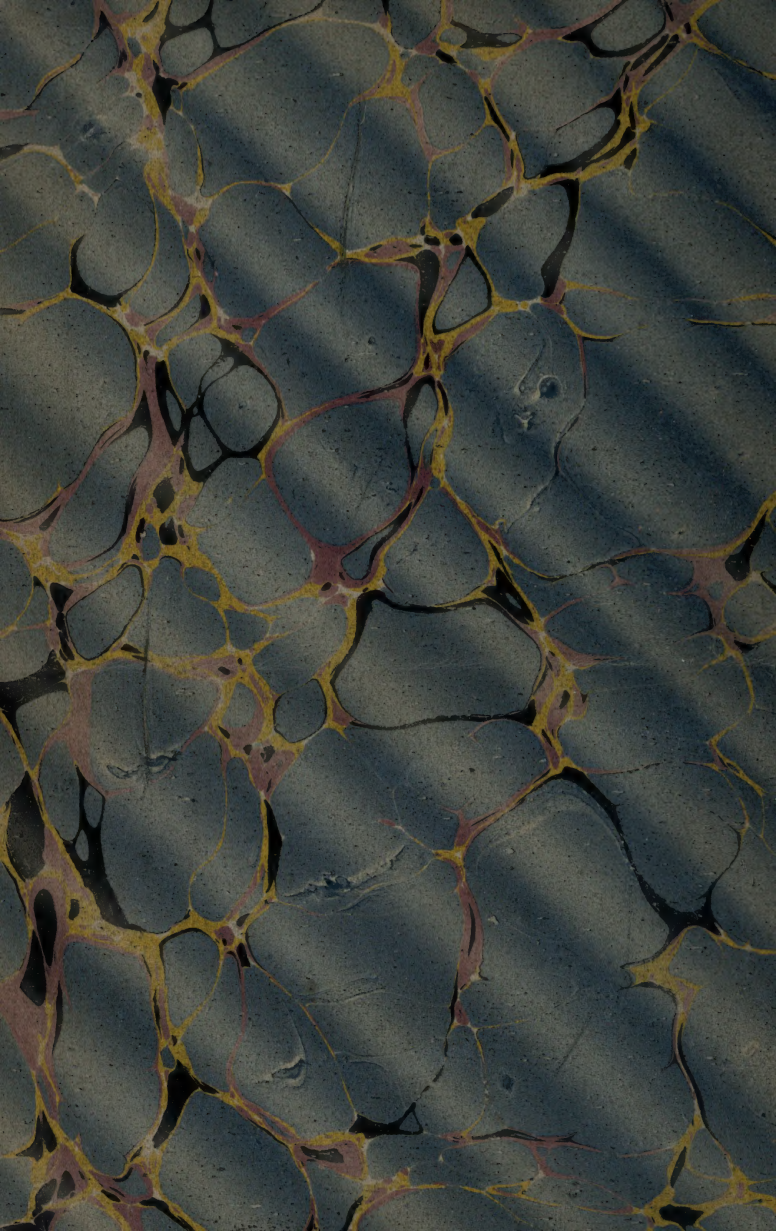
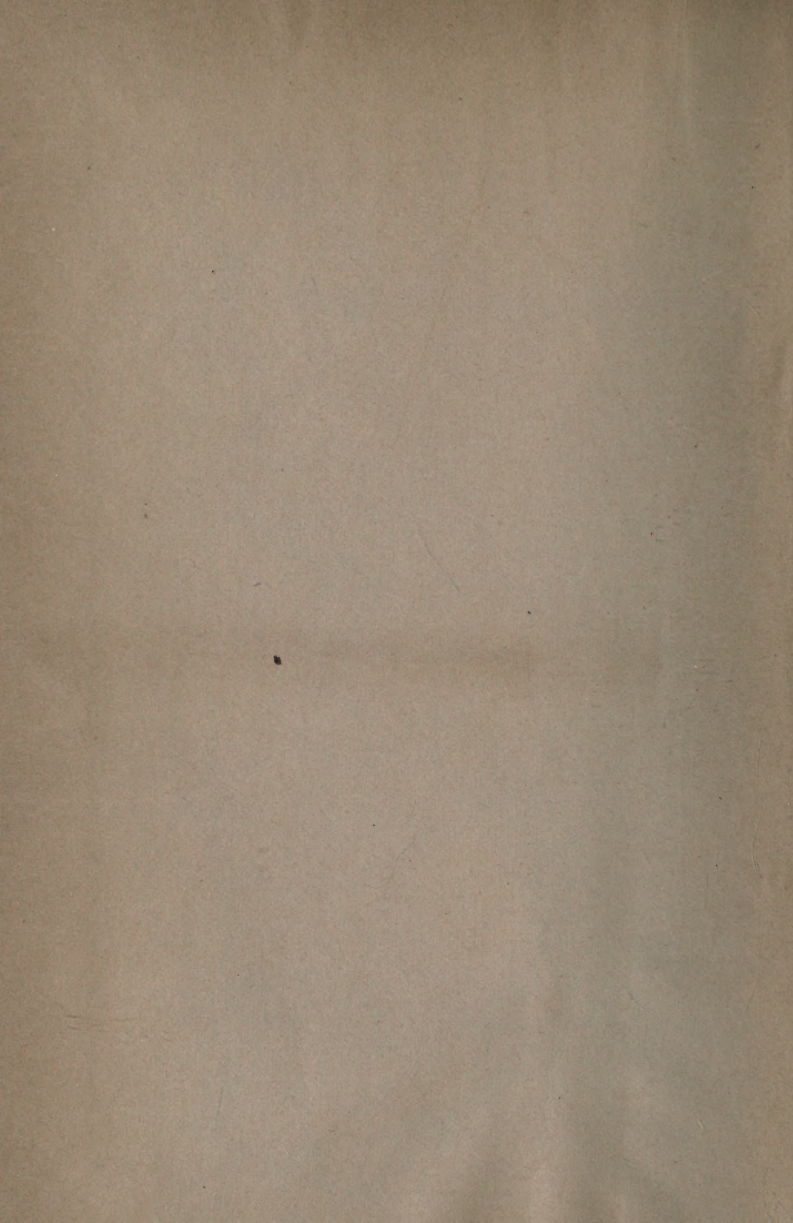


PQ
2615
E767
A75







LES APARTÉS

DU MÊME AUTEUR :

QUELQUES VERS, (Messein) 1906.

LES MÉCRÉANTS, mystère civil en 4 actes (Grasset) 1909.

H576a

HENRI HERTZ



LES APARTÉS

POÈMES

140398

17/10/16

ÉDITIONS DE LA PHALANGE

84, RUE LAURISTON

PARIS

1912



PQ
2615
E767A75

LE CADRAN

LEVERS DE TOUS LES JOURS

Il me vient, bien des jours, sur mon séant,
En mon humble nativité hors du sommeil,
D'ouvrir un esprit tout jeune et tout béant
Qui se croit, par ces beaux matins, sans pareil.

Naissance, hélas, sans éclat et illusoire
Et qui fera une si triste fin, ce soir !

Jour anodin, tu es donc comme une lourde vie
Sur cet enfant de réveil qui balbutie ?

Si, paresseux, j'hésite à me lever
C'est que je vais aller vieillir,
Oui, de ce pas naïf au pied levé
Qui ne craint pas de défaillir.

Ah ! te voilà, jour, vie brutale.
Je te vois, maintenant que je me tiens droit.
Nous nous dévisageons, l'un l'autre, comme des proies
Qui, la nuit retombée, tomberont sur l'égal.

Tout ce grand jour vraiment insignifiant
Nous tâcherons de nous terrasser,
Toi, parce qu'il te faut, à toute force, passer
Et moi, parce que je suis un dieu qui se défend.

Je cours à ta rencontre et à ma perte,
Les yeux avides de savoir.
Toi, tu tiens la corolle de ton soleil ouverte
Pour méduser mon vain espoir.

Nous n'avons pas de crainte jusqu'à midi.
Mais à midi nous nous arrêtons, étourdis.
Hélas, nous n'avons pas le recours de penser
Que notre duel, par notre force, aille cesser.
Si nous nous regardons, désormais, décliner
C'est la force du temps, après nous acharnée !

Voici le soir : sur ton dos tu as jeté
Ton bouclier de soleil tout faussé
Et tu vas t'embarquer au bout de la jetée
Dans la barque sans feux qui y est embossée.

Moi, je retourne d'où je viens,
Je n'ai d'yeux que pour la terre.
Le dos voûté, je ramasse, un à un,
Les pas que j'ai semés sur la pierre.

Et le voici, le lieu de mon repos
Où j'aurai, pour la nuit, le calme du tombeau.

Oh ! derniers serrements,
Seul ou près d'une amie maternelle !
Le champ de bataille est solennel,
Empli de cris épars et d'étouffés serments.

LE JOUR SE LÈVE

Du lit où je m'accoude, à la romaine,
Le rideau de la nuit écarté,
Je te vois, grand théâtre vagissant de clarté,
Avec les routes vagues qui, chaque jour, m'emmènent.

Tu t'étends, du premier plan de mon matin
A l'arrière horizon du soir
Où le cœur baisse, puis s'éteint,
Ayant brûlé tout son espoir.

Ah ! sauter de mon lit comme quelque proconsul
Qui a passé la nuit à boire
De la gloire.
Et qui veut effacer de ses paupières noires
Le poids des cruautés qui, lasses, les maculent !

Mais Dieu ! que ces romans me deviennent risibles
Dès qu'à nouveau j'attelle ma coutume paisible !

Je possède un troupeau de songes familiers
Que je vais paître, chaque jour, au même endroit.
Je m'y rendrai ; ensuite j'en reviendrai tout droit
Sans de ce pieux devoir me pouvoir délier.

Pourtant, crépuscule de mon seuil,
Toi, tu sais bien
Que ce facile retour cache un tragique sort.
Chaque jour, je vends de mes songes à la mort.
La ville en a tué pour prix de son accueil
Et mon démon, tranquille chien,
Marche sur mes talons en pleurant l'un des siens.

Agneaux naïfs ou boucs âgés
Je rapporte aussi des rêves étrangers
Autour desquels, à mon foyer,
Mon démon, tard dans la nuit, va aboyer.

Puis le rideau retombe sur mon calme coucher.
Insignifiante chute de tragédie !
Ce que j'ai fait, ce que j'ai dit,
A tâtons, je viens, avant de dormir, le toucher.
Je ne retrouve plus, en entier, mon passé,
Et l'avenir, je le vois, de défiance étourdi,
Tremblant de fièvre, dans un coin, qui me maudit.

LE VAIN FAKIR

On l'entend pousser, l'aube, frêle plante.
Sa fleur va poindre du ciel,
Déjà tout gazonné de jour.
Comme Sainte Thérèse, un goût d'amour
Et de miel
La précède et une brise l'évente.

Journaliers fakirs,
Nous la prenons ; elle se laisse prendre aisément.
Nous la serrons dans nos désirs,
Qu'elle croisse monstrueusement.

Elle, l'éternelle,
Nous l'avons faite : les bourgs où rampaient des ruelles ;
Des bouquets de palais et de grâces,
Nous l'avons faite : les villes que harassent
Les étreintes des trains gonflés de vœux charnels.

Jusqu'à midi,
Elle grandit.
Le troupeau des fakirs la presse et la mendie.

Mais à mesure que la journée s'effile
Ah ! que notre âme devient fragile !

Juste avons-nous le temps, avant qu'il soit nuit
De réduire le monstre, par nos génies produit,
A un crépuscule triste qui tient dans notre paume
Et qui n'est, pour mourir, qu'un humble toit de chaume.

Refermons la porte, faisons petite la maison.
A quelques gestes doux, bornons notre foison.

L'homme de tous les soirs
Près de soi-même est revenu s'asseoir.
Il regarde finir, à son seuil, la ville noire
Qu'a fomentée une journée de fol espoir.

Dans le sein de la terre, l'aube est rentrée.
Et lui, enfant sans voix, qu'emmaillotte son lit,
Ce sont des rêves ou des cauchemars, vaines contrées,
Que, pour se consoler, il crée
Tout le long de la nuit !

LE CYCLE

A moins de t'enliser, lente,
Dans la boue de tes draps,
Tu veux, chaque matin, âme, de tes deux bras,
Te tirer de terre, lourde plante.

Soigneux, des outils légers en main,
Je te jardine.
Puis tu te mets en chemin
Vers l'encan de la ville !

Tu n'étais qu'un sommeil végétal :
Te voici homme, exploit quotidien et fatal !

Il s'avance, cet homme, tout humain,
Avec de sa tête jusqu'au bout de ses mains.

Il s'avance : il s'en va ardemment conquérir
Un de ses trois cents annuels petits jours
Pour, ensuite, en mourir,
De retour.

Oh, Dieu, que tu es acharné
A te créer ainsi ton monde,
A former ton éternité de nos journées
Pour y promener ton songe du soir, à la ronde !

Le soir, la journée finie,
Avec son bout d'univers sur le dos
Il s'en revient.
Hélas, comme un banni,
Il fuit la nuit,
Sur le radeau
De ses doux liens !

Matinale innocence, faiblesse originelle
Qui t'en vas, dans le jour, tout près de Machiavel,
Voici qu'au crépuscule, ta foi se renouvelle !

Etendons-nous, mon cœur, dans le sommeil peureux,
Fantôme du Paradis où tu fus dieu.
Etendons-nous seuls ou deux à deux :
Le soir nous le permet, mon cœur, sois heureux !

L'AUBE ENNEMIE

Le jour s'est levé sans que je l'aie vu.
Il est entré, en rampant, dans les rues.

Les yeux qui s'ouvrent sur sa venue
Se sentent grelottants et nus.

A pas lourds,
Débouchant des faubourgs
Voici les soldats du jour.

Lève-toi, madame, tu ne les as jamais vus.
Ce sont ceux que le sol de la nuit a bus
Au moment où tu y posais tes doux abus.

Morituri te salutant, Cœsar !
A moins de quelque étrange hasard.

Tes doigts de rose, aurore,
Si chantés par les tendres morts,
A présent ont les ongles noirs
Et tu es lourde comme le soir !

Où sont tes insoucians bergers de vieil ivoire
Qui chantaient la joie de ne rien avoir ?

* * *

Il est l'heure de ton petit déjeuner.
Il est l'heure où s'avancent des cortèges d'années.

C'est fini : reste couchée,
Ils sont en bas, dans les tranchées.

Ce sont eux qui font ton bien et ton mal.
La ville est conquise.
Il est temps qu'on ferme le bal.
Hissez les fumées noires dans la brise.
Oh ! pleure, pleure, ta royauté est prise !

LES AUBES AMIES

Flaubert se couche ; sa lampe brûle encore.
Les Romantiques rentrent en sonnant du cor.
Nocturnes éblouissements de baisers et de rimes.
Baudelaire, en arrêt, avec ses dents se lime.
Naguère poind : c'est l'aube ; voilà Villon
Fredonnant aux ruelles leurs premiers frissons ;
D'Aubigné qui bataille, au fracas des armures
Et Rabelais, penché sur des in-folios mûrs
Dont les pages éclatent, fruits juteux et replets.

Hugo, l'architecte, entasse des palais ;
Derrière lui, du Parnasse s'affairent les tire-lignes.
Verlaine, au bord d'un lac fané, pêche à la ligne ;
En escarpins, Musset flâne sur la lagune.
Laforgue, sur les quais, dialogue avec la lune.

Ils sont là, tous, au réveil de ce jour quelconque,
Soufflant de l'infini par leurs bouches en conques,
Sifflotant des déboires et des indifférences,
Confondus, pêle-mêle, en la vague espérance.

Corneille étouffe et meurt en sa prison dévote.
A Port Royal, Racine songe à Sophocle.
Le gamin Beaumarchais — si tôt ! — lance des pierres
Dans les contrevents feutrés des douairières
Et Voltaire, à Fernet, déguste un frais sarcasme
Que, jadis, prépara le cuisinier Erasme.



Mais ce sont des ombres, de vains signes
Qui, rendus aux ténèbres,
Partout rôdent, dans les châteaux et dans les vignes
Au seuil des maisons et au seuil des lèvres.
Ce sont eux qui sont là, qui font mon aurore.
Flaubert se meurt ; sa lampe vit encore.



Nous les premiers nés d'une époque mort née
Quel sera notre souvenir
Quand l'avenir
Sera formé ?

En quelles postures interlopes,
En quelles mœurs bâtardes de Cyclopes,
Nous verront les hommes trop clairs
Que déjà notre rêve flaire,
Bon chien,
Comme ses maîtres de demain ?

Pieux bouffons des grands morts charitables
Qui sont les derniers Jesus de nos étables
Ah ! sans doute, nos vers
Auront l'air de travers ?

*
* *

Ou bien — ah ! si c'était ? — ou bien :
L'éclatement des fleurs et des chemins,
Des massifs de bonheur poussant sur nos fumiers
Et les fantômes des poètes, effrayés,
Servant, de nouveau, de témoins
A des mariages d'âmes, au loin.

Racine donnant le bras à la femme incertaine
Qui est la fille cadette de Montaigne,
Et Goethe assistant la pensée penchante
D'un homme de tous les jours, fils de Dante.

Et nous, les derniers venus, les anxieux
Nous serons aux portes, sur la pointe des pieds,
Pour voir tous nos réveils soucieux
Avec les aubes anciennes à l'aube s'allier.

Oh, Dieu, verrons-nous la foule, tout le monde
Aller par les chemins précieux
Où, tout seuls, nous dansions des rondes
Et à des amis, distraits et malicieux
Contions, tout bas, comme si nous avions honte,
De tristes et enthousiastes contes ?

LE HUBLLOT

Il s'est couché, très sybarite,
Ce petit homme dont les antennes
Rayonnent tant d'affaires et de peines
Aussi bien orales qu'écrites.

Il s'est couché de tout son long
Au milieu d'un beau lit pareil à un salon.
Tout était clos ; la serrure tenait bien,
Il se sentait très roi et très chrétien.

Pour courtisan suprême de son coucher,
Il a, à portée de sa main dolente,
Un roman qui, tel un oiseau à sa nichée,
Donne, avec mesure, des bouchées
De sucrées venaisons galantes.

Et voici, mon Dieu, pour finir,
Qu'il s'endort,
Bien bordé dans ses torts
Que, jusqu'au menton, il se tire.

* *
* *

Ah ! sursaut, soudain, de son cœur libre !
Au secours !
Ses oreilles sonnaient comme des cors de cuivre.
Au secours ! Le roi est à court.

Sa main appela, un petit feu au bout des doigts,
Au loin, dans les ténèbres, grands bois...

Et qu'il se sentit seul, dans le désert du monde,
Appuyé à cette hampe,
N'ayant pour le chanter, à mille lieues à la ronde
Que le double tambour funèbre de ses tempes !

* *
* *

La tempête
S'apaisait.
Comme des naufragées, les pensées de sa tête,
En se retrouvant, se baisaient.

* *
* *

“ Le Jour, le Jour ! A l'horizon ! ”
Crient des vigies sur les maisons.
Les dormeurs retournent l'alarme de leur raison
Qui, encore, gît
Dans des maux de cœur d'élégie.

On entend, sur des ponts, des laveurs,
Et, dans des mâtures, du vent
Qui secoue, d'arrière en avant,
La ville et sa charge de peurs.

C'est d'aujourd'hui que l'on s'approche.
Aujourd'hui va s'ouvrir, port inconnu,
Avec son porche
Où mendie une aube ingénue.

Est-il loin encore ? Dieu ! que la mer est dure !
Dieu ! que l'on est loin de soi-même !
Chacun ferme les yeux et se regrette et s'aime
Tel qu'hier le laissa au bord des sépultures.

On devine le jour. Est-ce une terre ?
Est-ce un corsaire ?
Cette blancheur qui se drape
Est-ce une foule qui espère,
Est-ce une muraille meurtrière,
Est-ce une voile, gercée de salure, qui claque ?

Le voyageur, de son lit entr'ouvert,
Fixe ce monde inconnu qui s'avère.

Et, au hublot,
Où s'inscrit le ciel des heures, piqué de signes,
Avide il cherche le point et la ligne
Qui marqueront son triste réveil sur les flots.

C'est un ciel sans couleur
Scintillant d'heures.



Mais vous allez reprendre, chacun, votre assurance,
En abordant la ferme lumière.
Après ce drame et ses transes,
Aujourd'hui ne sera qu'hier.

Sur les quais du jour, chacun, chez soi,
Sans se retourner, s'en ira.
On a mis déjà, dans sa poche, sans émoi
Le ciel mystérieux où l'énigme se mira.

LA MORT D'HIER

Le vent dans les ombres,
Sur le tambour des tombes :
Par là-bas, vers les cimetières,
C'est le grand Hier
Qu'on enterre.

Il est mort, le dernier, sur les cadavres
Déjà couchés par le sommeil,
Tournant sa face glabre
Vers les terres saintes de la veille.

Nocturnes tambours
Que le vent vous batte à rebours !
Hier a succombé ;
Le grand Hier à son tour est tombé.

Il est tombé sous l'obstination des minutes,
Sous les coups du temps.
Nous voici, égarés par sa chute
Qui fait trembler de plaisir les étangs.

Qui, lorsqu'hier s'abat,
N'est pas quelque peu fou de douleur ?
Regardons, là-bas,
Le morne sabbat
Dont c'est le bonheur.

Muette curée
Journalière
Des marais emmurés
Et des clairières.

Ils ont faim ! Ce n'est pas parce que des romans trop tendres
Parfois, près d'eux, viennent s'étendre !

Mais hier est mort, hier !
Hier est la proie des forêts ivres,
Des lacs
Dont les dents claquent
Attendant que la nuit le leur livre !

Hélas où allons-nous, chaque soir,
Mendier notre nouvel espoir ?

Mais qu'importe ? Déjà, depuis minuit,
C'est aujourd'hui qui se fait jour.
Séchez, belles larmes de nuit.
L'espérance a repris son cours.

LES VEILLEURS

Il court la poste, mendier le médecin.
La nuit a des souterrains et des voûtes
Contre lesquels, suppliant, il s'arc-boute
Pour de leurs pièges sauver son pieux dessein.

*
* *

Dans une chambre à mauvaise haleine
Il attend que la mort subjugue un corps aimé.
De poussière de sanglots sa gorge est pleine.
De résistance, son corps se meurt.
Et là-bas, les rumeurs,
Dans la nuit, affamées !

*
* *

La voiture publique
S'enfonce en des replis de neige.
Il va enterrer sa jeunesse
Que sa vieille mère lui laisse,
Pauvres reliques
Dont le ridicule l'assiège.

*
* * *

Il épie, au seuil d'un bosquet,
La campagne bornant le parc.
Il fait le guet.
Oh ! quand du fond du danger,
Celle dont il a l'âme ravagée,
Au bord de sa bouche débarque !

*
* * *

Par delà le mamelon
Il entend un peuple remuer.
C'est lui qui l'empêchera de se ruer
Sur sa patrie : devant, il se couchera de son long,
Humble gibier de guerre dévoué
Qui tasse son dernier lit de ses talons.

*
* * *

Il garde un phare, les yeux pesants,
Les oreilles, sourdes des brisants.
Il ne perd pas de vue
La nuit et le vent,
De peur qu'ils ne tuent
La lueur.
Le bruit de la lanterne va, incessant,
Seul bruit, heure à heure.

*
* * *

Oui, celui-ci ou celui-là, il veille.
Promeneur indécis, hanté d'éternité,
Le long des rives du stagnant sommeil
Il erre, sans vouloir s'arrêter !

Mais son corps ? trop tendres mailles
Qui se détendent et se tenaillent.
Ah ! les rides usées qui, à l'aube, les entaillent !

LES LÉGENDES SURVIVANTES

DE PROFUNDIS DES LÉGENDES

Où vivez-vous, légendes fortunées,
Décors pour les débuts des nouveau-nés ?
Où sont vos forêts à migraines
Qui abritaient des cœurs d'ogres guettant des reines ?

Où sont les bouffons, frères des crapauds,
Dont, de rire, saignaient les gencives
Quand des pennons, ils faisaient des oripeaux
Avec leurs moqueries inoffensives ?

Bardés de souvenirs de héros,
Nous nous levons de grand matin,
Nous nous penchons sur le garot
Des collines.
Dans la campagne, le jour, mutin,
Butine.

Chevauchez, fronts avides,
Mâchant de romanesques lieds !
Vous ne trouverez rien, du matin au soir ;
Vous rentrerez, couverts des poussières de l'espoir.

*
* * *

Lorsque nous jetons nos vaines bottes de sept lieues
Au bord de l'âtre,
Surveillant les troupeaux du feu,
Bénévoles pâtres,

Parle au moins, toi, infernale cheminée
A laquelle le vent grelotte des histoires ;
Emplis notre soif avinée
D'épouvantes expiatoires.

Qu'ils vivent, un instant, tes démons, tes gouffres ;
Qu'ils rafraîchissent de leur soufre
Les déceptions de nos campagnes
De Napoléons donquichottesques, retour d'Espagne !

*
* * *

C'en est fini : nous n'avons plus assez de rêves éveillés
Pour condescendre
Aux enchantements de nos enfances effrayées.
Quand la cheminée aura rendu ses cendres
La dernière dupe de Barbe-Bleue s'ira pendre.

Il reste encore la lune
Qui, du sommeil, parfois, allume la lagune ;
Mais le cœur bat froid à sa chaleur fardée.

Ah ! aux livres savants,
Aux femmes, de raison gardées,
Aux plaisirs glacés et brûlants
Qui, dans les villes, sont dardés
Homme, ouvre tes bras
En croix.
Les mendiants féériques, s'ils frappent à ta porte
Ne leur ouvre pas.
Car si tu ouvres, tu ne verras
Que la grande nuit vivante qui est morte.

LES FRÈRES

Trois dieux, sur un coteau
Se rencontrèrent : il était tôt.

Il était tôt, bien que le monde fût déjà las.
Mais ce n'avait été, jusque là,
Que les innocentes douleurs
Du Paradis fautif mettant bas
Des rires de l'homme et de ses pleurs.

L'un montait un éléphant,
L'autre un âne, l'autre un chameau.
Ce n'étaient que trois enfants
Qui disaient, à peine, leurs mots.

— J'ai marché, j'ai marché : ceux qui me voient,
Dit le premier, d'étonnement restent cois
En se tournant vers des dieux qui n'ont plus de voix.

— Le second dit : Je suis venu ; j'irai plus loin
Partout où geignent des pas ;
Mon âne n'aura plus de foin.
Mon âne aura du sang sous son bât.

— Et moi, continua le troisième,
A la cadence du col de mon chameau, je sème
Une soif humble et implacable
Qui confond les hommes et les sables.

Il était tôt. Ils se dévisagèrent
Et reconnurent qu'ils étaient frères.
Puis, tristes,
Mirent leurs bêtes dans la même piste.



Par les plateaux
Fleuris de camps et de troupeaux,
Par les déserts
Où des bonheurs anciens chantaient leurs derniers airs
Silencieux, ils cheminèrent.

De leurs ballots
Comme des halos
Jaillirent.
Dans le ciel, les pasteurs pouvaient les lire.



Les tentes sont fanées : c'est la saison des bourgs.
Les enfants ont grandi. L'un porte une aigrette,
L'autre a un turban, l'autre va nu-tête.
Les bourgs portent de lourds chapeaux de tours.

C'est là qu'ils arrivèrent un soir.
Les guichets étaient clos. Il leur fallut s'asseoir.
Surpris, ils regardaient, derrière ses remparts,
Le sommeil amassé des hommes jadis épars.

Ils crièrent, de grand matin :
— Moi, je suis le fils du soleil
Et voici mon éléphant ;
— Moi je suis le prince du Ciel ;
— Moi je suis l'hôte des enfants.
On les fit entrer un à un.

Avide, la foule les entoura,
Puis les mena devant des rois.
Les rois leur donnèrent à chacun une cour
Avec des gens d'armes autour.

L'éléphant, harnaché de dorures,
Fut enfermé dans un palais
Construit exprès,
Qui, par des étages et des terrasses,
A la ville forma une si belle parure
Que toutes les villes, aussitôt, voulurent
En avoir qui lui ressemblaient.

A l'âne on bâtit une étable monumentale ;
La paille de sa litière fut en métal.

Et le chameau, pour écurie,
Eut une vaste demeure en chaux.
Sur les murs, des constellations de mots écrits
Brûlaient comme des réchauds.

Du fond de leurs sanctuaires,
Les trois dieux entendaient les marchés, les querelles,
Et les grands coups de grêle
Des guerres.

L'éléphant mourut,
Puis l'âne, puis le chameau,
Tant de plaies, tant de maux
Vers eux étaient accourus !
Mais personne ne le crut.

Un jour, pleurant leurs bêtes mortes,
Les dieux vinrent à la porte.

Ils virent, par les places,
Avec leurs noms jongler la populace ;
En se les lançant, les peuples se défier.
Ils sortirent se justifier.

Mais ni sur le seuil, ni parmi les combattants
On ne parut les reconnaître comme existants.

Alors, honteux
De ce qu'on avait fait d'eux,
Ils partirent : on les croyait toujours enfermés
Dans les demeures de pierres
Que battaient les vagues des prières
Et les hurlements des armées.

C'est ainsi qu'errants, les trois frères,
De nouveau se rencontrèrent,
C'était sur le même coteau,
Ils se sourirent car il était toujours tôt,
Ils se sourirent de voir que là haut
Les halos étaient toujours clairs.

— Je n'ai plus d'éléphant dit le prince à l'aigrette,
— Moi plus d'âne — Moi plus de chameau.
Les hommes nous ont étouffés dans leurs anneaux.
Ils n'aiment plus, de nous, que les fastueux tombeaux
Où chuchotent leurs anachorètes.

A leurs pieds la terre, plus pleine,
Fumait de passions et d'essais,
Et de l'humanité naissaient
Des millions de dieux en peine.

ESCAMP

Escamp fut un géant
Grand comme le néant.
Quand il naquit, sa mère
N'en sut que faire.
Puis son père complota
D'en faire don à l'Etat.

Quand on est grand, si grand
Comment savoir garder son rang ?

Escamp mangea, comme le néant,
Des bêtes et des herbages.
Ensuite, il avala des pages
Ayant l'esprit toujours béant.

Escamp aima comme le néant,
Et randonna dans bien des femmes.
Les soirs, lorsqu'il entonnait son péan,
On eût dit mille cerfs qui brament.

Il n'y eut plus assez de pain par la ville,
Ni d'eau, ni de viande, ni de filles.
De peur que le sang placide des hommes se rouille,
Par le monde il entreprit des fouilles,
Le couteau au poing.
Les veilleurs, sur les clochers, le signalaient de loin
Et l'on fermait les portes.
Les contrées le recevaient comme des mortes.

Quand on est grand, si grand,
On ne peut plus se montrer franc.

Escamp commit son premier crime .
Dans une auberge.
Il y préleva, pour dîme,
Une vierge.

Après, ce fut un bœuf qu'il écorcha
Au seuil d'une étable.
Le fournil lui servit de table.
Le chien de garde le lécha.

Sa science eut faim bientôt
De découvertes et de vérités.
Dans les églises, il maraudait les ex-voto.
Son sacrilège fut ébruité.

Escamp devint fort,
Fort comme le sort.

Ses parents, montrés du doigt,
Fouettés par les langues,
Ne recevant pour paroles que des crachats
Demandaient à Dieu le rachat
De la seconde de joie
Qui rendait le monde exsangue.

Le tuer, le tuer ? Ce fut l'idéal
De l'humanité desséchée.
Les bourgmestres vantèrent ce régal.
Les prêtres ne cessèrent de le prêcher.

Mais d'être grand, si grand,
Aucune mort ne vous prend.
Les pièges pour les lions,
Les flancs des galères, les bâillons
Tout était trop faible contre sa force.
Des poisons s'amortit l'amorce.

Escamp vécut,
Fléau de Dieu.
Dès qu'il surgissait, astre odieux,
En se signant, fermaient les yeux,
Déjà vaincus,
Hommes et femmes,
Lui rendant d'avance leurs âmes.

Et pourtant, Escamp fut tué.
Faute d'oiseaux, de livres, de routes,
Alors, il ne put plus jouer.
Trop petit
Pour son appétit,
Le ciel l'écrasa de sa voûte.

Il s'ennuya.
Alleluia !
Quand on est grand
Plus ne s'étend
Le champ du temps.

Escamp mourut.
Le monde hurla.
Dans son cadavre, l'on pilla ;
On y mangea et on y but.

Sa carcasse énorme, dépeçée
Rendit la vie aux dents cassées,
Aux estomacs plats,
Aux cœurs alourdis.
Ce furent deux jours de gala
Pour l'univers étourdi.

Aussi Escamp fut honoré
Comme le sauveur des hommes.
On vit même des hommes de somme
Porter son effigie dorée.

Escamp a nourri le monde.
Saluons, saluons le Messie !
A présent, que la terre ponde,
Escamp fut son coq : merci !

LES CHATEAUX EN ESPAGNE

Sur son baudet, Sancho Pança,
Aux troussees du naïf chevalier,
Monte, de palier en palier,
La Babel des fous châteaux
D'où, pour mieux se mirer d'en haut,
Toujours la bonne fille s'élança.

Coquetterie de cette bonne fille d'âme
Qui minaude sur les tours
Et prend, afin de s'en faire des atours,
D'un doigt négligent de joueur de dames,
Tous les pays d'alentour :

Désert de Castille,
Plaine de Murcie,
Cités, grosses comme des pastilles,
Terres bien farcies.

Le chevalier, de l'index de sa lance,
Là-bas, lui montre les moulins
Et ceux-ci dont les bourdons se balancent,
Des pèlerins.

— S'il n'était si tard, nous descendrions
Délivrer des Cendrillons !

Mais la nuit vient lorsque part en guerre l'espoir.
Il faut déjà mettre ses mains sur ses yeux pour le voir.

Le chevalier mâche des glands,
Sancho Pança gonfle ses joues
Tandis que son outre se ride,
Rossinante et l'âne, le garot brûlant,
Reposent leurs lèvres de la bride
Et lèchent les traces des coups
Qu'a laissés l'espoir sur leurs flancs.

Chevaleresques crépuscules !
Sancho et l'autre, sur le dos étendus,
S'essaient à déchiffrer, au ciel, les majuscules
Que, les premiers, les pâtres de Chaldée ont entendues.

Au matin, les moulins roulent ;
Les pèlerins saluent en s'inclinant,
Les galériens, les foules
Grandissent, puis à l'horizon vont déclinant.

Sancho leur demande s'ils ont des victuailles,
Tristement le cheval et l'âne répondent aux saluts,
Mais le chevalier, ne voyant que canaille
Leur ordonne de songer, soudain, à leur salut.

— Toi moulin tu es un dragon.
Hola ! troupeau d'Harpagons
Serrant les cordons de vos pensées,
Avancez, avancez,
Je vais vous montrer, une fois rossés,
Comme mutuellement l'on sait se panser !

Il pique des deux comme un orage,
Rossinante bute et l'envoie au loin.
Il revient de ses mirages,
Le tronçon de son rêve au poing.

— Halliers maudits, terre meurtrière
Bois plantés de démons,
Sancho, donne-moi les étrivières
Que je me punisse de leurs affronts.

Pendant que le gros écuyer
Sur son maître pose le baume des proverbes,
Don Quichotte, le coude appuyé,
En silence, entre ses doigts, tourne une herbe.

— Dulcinée, Dulcinée, as-tu vu ta défaite
Dans le deuil imprévu de cette trouble fête ?
O ma belle âme du Toboso
Puisse Rossinante m'avoir caché, faible roseau,
A tes yeux, dans le brouillard de ses naseaux !

* * *

Sancho Pança revint à son village.
Le chevalier où revint-il ?
Et nous, de nos empires et de nos îles,
Ah ! quand rentrerons-nous, hors-d'âge ?

LES ÉMIGRATIONS

FUGACES ÉTAPES

I

LES CHAMPS-ÉLYSÉES

...Champs-Elysées, la vie t'a pris tes bienheureux,
Et voici les damnés deux à deux.

Ombres, coins d'arbres louches
Où, sur les bouches,
Des vœux d'amour, tout droits, se couchent !

Rendez-vous de nécessités
Tâtonnants de cécité.

Comme des pleureuses,
Les prostituées errent
Dans des allées de cimetières
Où pleurent, auprès d'elles, des hontes heureuses.

Et, à cette heure, les petits,
Tout assoupis, se mettent au lit,
Etranglant entre leurs paupières,
Dans le silence, un peu de vie.
Autour d'eux, aujourd'hui
S'éloigne avec la lumière
Sans plus connaître ses amis
Car il est, déjà, hier.

II

CARREFOURS

Les voici qui rentrent, les fatigues,
Traînant le poids des rues, tristes digues !

Les voici qui, une à une, rembarquent, et la nuit,
Ballottera, dans le noir, les nids.

Mais, aux carrefours, étoiles,
Des violons font des rayons.
Nouvelles routes ! Nouvelles voiles !
Dieu ! pouvoir croire à son étoile
Et s'enfuir le long de leurs sons !

Voyageurs des monotones retours
Où vous mènent-ils, ces vœux sourds ?

Où mènent-ils vos yeux qui brisent,
Un instant, leur droit devoir ?
Carrefours qui chantez des chansons si grises
Où mènent vos routes de brouillards ?

Puis tout s'éteint,
Le violon rentre en son cercueil,
Et ils s'en vont jusqu'au matin
Se reposer dans leur linceul.

III

TERRASSES

Combien de fois, l'année,
S'appuie-t-on, un moment, sur vos bras,
Terrasses abandonnées
Dont le corps est si froid !

Mais ces jours là,
Nous sommes las
D'être des rois.
Nous nous faisons vos esclaves, pauvres reines,
Nous couvrons vos douces mains des baisers de nos peines.

C'est la terrasse des Feuillants,
D'où partirent tant d'élangs !

Versailles, Saint Cloud,
Où s'accoudèrent de précieuses moues !

Et, par delà, celles que l'on voudrait avoir,
Toutes les terrasses des bords de la Loire.

Favori serré contre vous,
On domine
L'univers qui rumine
A vos genoux.

Vous tenez, à la main, de solennels souvenirs ;
Nous écoutons vos traînes de feuilles mortes.
Hélas ! l'idylle doit finir.
Là-bas, du côté du soir, à la porte,
Songez que nous attend l'avenir,
Impatient de devenir.

LA ROMANCE DU BERCEAU

Bien que nés de pères sédentaires
Dont tout le plaisir, d'année en année,
Était, dans la maison où leur sort était né,
De faire un plus riche inventaire,

Dans cette vieille maison,
Edentée
D'avoir mâché leur raison,
Hélas ! bien que sur ces douces racines
Hantés,
Nous ne pouvons nous arrêter
Au cher passé qui vaticine.

Adieu vieille nourrice,
Sainte matrice,
Dans laquelle notre forme fut trouvée.
Adieu !
Le Dieu
Qu'en vous nous mettions s'est sauvé.

Et nous voici nomades
Si éternellement
Que c'est annuellement,
Nous voici, refaisant, au loin, des promenades,
A chercher ce dieu qui s'évade.
Où le découvrir, à présent ?

Aménité des tarifs et des horaires !
A deux pas, des Amériques s'offrent à nous plaire.

Dieu n'est plus à la maison.
Où est l'Eldorado du Dieu perdu : à quelle station ?

Nous partons, tous, d'un cœur pareil.
Nous en avons longuement chuchoté.
De quel côté
Tendre l'oreille ?
Nous partons, tous, d'un cœur pareil.
Mais qui sera le chat botté ?

Entassements dans les carrefours.
Timides caravanes conquérant les montagnes.
Et les rires perdus dans les forêts à jour
Qui voguent, au grondement de leurs mâts de cocagne.

Le plus grand nombre, c'est la mer :
Orpheline, elle aussi, dont les pleurs désespèrent !

Petites cabines,
Pensionnats exilés,
N'est-ce pas là, sur ce chemin sablé,
Qu'il vous enlèvera, enfin, où vous voulez,
Celui qu'au fond des flots votre cœur devine,
Annuelles Sabines ?

Oh ! ne le voici pas, là-bas ?
C'est un navire qui serre sa toge
Et joue son rôle sur le ciel bas
Avant de regagner sa loge...

C'est une escouade d'oiseaux
Qui passe, carré de guerriers,
Par dessus les longs courriers.
Oh ! avoir pour hamac leur réseau !

Nous rentrerons, bredouilles, au vieux foyer.
Et tu riras, Seigneur, de nos mines noyées.

Les meubles nous feront fête.
Au long des pleurs de la fenêtre,
Sans rien dire, nous appuierons notre tête,
Guettant l'été qui va renaître.

LES MARTIALES MATINÉES

J'ai dormi jusqu'au matin.
Mon corps a le calme d'une rade.
Aucune ombre n'y déteint.
Que je me sens bien policé
Pour la parade
Des coteaux et champs de tous grades
Qui prêts à défiler, déjà, sont là, pressés.

Me voici sur toi, route
Devenue si fille
Des villes.
Tu épouises les passants qui s'égouttent.

Dans des voitures fuient des colis.
— Sont-ce des hommes ?
Qui sont tout enduits de lits
Et en poursuivent le somme.

Prends le petit sentier
Qui est là, plein d'herbes,
Mon cœur,
Loin de cette route imberbe,
Jouvencelle qui se meurt
D'amour sur amour de rentiers !

Tes chaussures, déjà, sont ternies de rosée
Et tu n'oses les poser.

Oh ! reculs de nos âmes propriétaires
A même, ainsi, l'avidie terre !

Voici que les herbes te sautent aux chevilles.
J'étais venu, pourtant, orgueilleux étranger,
Vers ces foules patientes et malhabiles.
Ah ! que la route est éloignée !
Mes mains voudraient des mains et leurs poignées !

Et après les herbes vient la dune.
On ne sait s'il y en a plusieurs ou une.
Et après la dune, c'est le sable,
Et après, la mer lourde et cassable.

Maintenant, on est au bout
Seul et paralysé,
Accoté à ce poteau enlisé
Devant la mer qui bout.

Ah ! la mer se retire.
On l'a échappé bel.
Il y a, rangée de mutins,
Combien, — saurait-on le dire ? —
De coquilles et de cadavres que l'on appelle
Sur le champ de bataille du radieux matin.

Vers la route qui crie son nom,
Comme un enfant perdu, il court.
Mais devant les maisons qui guettent son retour
Il cachera sa défaite sous son front.

LE DÉNUEMENT IMPOSSIBLE

Bien qu'à côté d'elle
Un casino
Talonne les haridelles
D'une fortune efflanquée
A qui, de peur de la manquer,
Des yeux timides font des signaux,
La plage
Surnage,
Pure Vestale,
Aux tentations de ces Tantaes.

Mon Dieu, qu'on le veuille ou non,
Devant nos cœurs qu'oignent de sable
Les mains des dunes, humbles servantes sans nom,
Oh ! la voici la mer, la monotone inconnaissable !

Alors, d'instinct,
Et tout modeste,
A sa voix
On va ;
On ne lui porte pas le butin

Des fatuités civilisées.
Dans le sable, sous leur poids,
On risquerait de s'enliser.
Il vaut mieux marcher sur lest !

Où est la route ?
Loin, par derrière,
Après des villes qui broutent
Somnole mon passé amer.

Et moi, je voudrais être sans lien
Avec ma personne,
Me coucher où je serais bien
Afin d'y mourir d'un long somme !

Frêles oasis
Des fiançailles balnéaires :
De ce gracieux désert
Elles s'envahissent
Et leur cœur se serre.

Sera-ce, désormais, mon unique passe temps,
Dans cette plaine célestement éphémère
Dont ne fait qu'une bouchée la mer,
De suivre, biblique, la caravane de mes torts
Et de croire fouler des astres importants
En ce ciel de coquillages morts ?

Comme notre cœur s'enthousiasme !
A des angles de vide, étouffé, il s'accroche
Et il se sent mourir des trop purs miasmes,
Qui suintent de l'air et l'écorchent.

Tout là-bas, qu'êtes vous,
Dignes si dignes
Où, à l'amarre, des regards clignent ;
Lumières, mouvements vivants et fous,
Qu'êtes-vous,
Et vous grandes villas maçonnées
D'ou je me suis, en ce borbier marin,
Bénévolement désarçonné,
Implorant, du destin, quelque nouveau parrain ?

Mais la mer va monter et au dernier moment,
Dieu ! dire que je vais simplement,
Dès que son appel frappera à ma maison,
Accorder à mon cœur rétif
Un élégant bain hâtif
Hélas, tout piaffant de voyante raison !

LE PELERINAGE ANTIQUE

Moi, je vais frapper aux pierres,
De ma main.
Je vais frapper aux sables de mon pied,
Aux horizons, de mes paupières
Là où sonnèrent les bruits grecs et romains...
Je suis les nuages fumant des trépieds,
Je longe les allées votives de lauriers...

Sur les plages où trainèrent les quilles des galères
Les femmes décoiffées dont les sanglots trop forts
Eventaient les buchers de suprêmes colères,
Sur les plages, furent douces, douces aux morts
Qui ne reverraient plus les tempêtes ni les ports...

Moi, je regarde, dans le vide
Les parages fatigués, — est-ce là qu'erra Ovide ? —
Que la mer bat sans répit de ses mains vides.

Tu te souviens, Pirithoïis,
Des tritons écumeux que créaient les étraves,
Contre lesquels Thésée, avec son rêve trop brusque
Se battait, sans songer à l'énigme que suçent,
Lait perfide, les cœurs que la bravoure déprave.

Le vent fossoyeur, d'une main tenace et caline
Enfouit les soupirs légers du sable.
A travers ces déserts qu'apaise la famine,
Moi, je rôde, piller de fables.

Grottes, temples, statues auprès,
Montagnes, bois que leurs jeux consacraient,
Lacs et forêts
Je reviens, de ces dieux finement concrets
Retrouver le secret.

Je suis allé et vais, parcequ'il le faut,
Rechercher ardemment la saveur des tombeaux.
Ma conscience est en repos.

VAIN RETOUR A LA TERRE

La voici, la terre sainte,
Je l'ai enfin gagnée ;
Combien ma nostalgie s'est plainte
D'en être, de force, éloigné !

Croisé venu des fumées de la ville,
Je t'apporte l'orgueil de mon âme civile !

Terre sainte, les villes à turbans,
T'ont soumise ;
A ton garot, le lasso des routes pend
Te tirant vers leurs remises.

J'ai quitté la ville ; je quitterai les routes.
Je me coucherai près de la langue des sentiers qui broutent.

Il est des clairières si profondes,
Que le ciel, au loin, paraît d'un autre monde.

Il est des vals cachés où les biches se rassurent.
Pour elles, j'étoufferai la voix de mes chaussures.

Le soleil jusqu'au soir me conduira.
Le soir fera de moi ce qu'il voudra.
Je serai, ô ma terre, docile
Aux représailles calmantes de l'exil.



Mais vous êtes partis, vous aussi, mes aïeux
Vers les bourgs et les donjons,
Laisant, pour occuper le désert de ces lieux,
Les fantômes charmants que, petits, dans nos jeux,
De nos doigts, nous touchons.

Ces compagnons, non plus, je ne les revois plus,
Ni les faunes ni les sylvains
Ni la fée Viviane, ni l'enchanteur Merlin
Ni les lutins hurlo-berlus.

Je n'entends plus la faim des loups,
Je n'entends plus, sur les flancs de la terre, que des coups.

O terre, tu as perdu la liberté de ton génie !
Même les bourgs et les donjons,
Peu à peu, en haillons,
Sur les villes se replient.

Tu es pareille à moi, ô terre sainte.
En vain, nous heurterons la lâcheté de nos plaintes !

LA PETITE VILLE

Petite ville, l'homme t'habite
Hélas ! trop faible parasite !

Sur tes seuils ébréchés
Paysans et paysannes accrochés,
Petits bourgeois tout écorchés.

La rue n'est pas à eux, le ciel n'est pas à eux,
Sous l'inondation de la campagne étale.
Les persiennes, à peine, osent ouvrir les yeux,
Tant le toucher de l'air et du sol est brutal.

Monsieur le Maire, Monsieur le Maire
N'endiguerez-vous pas les lourds flots de la terre !

Monsieur le Maire de la mairie,
Quand nous emmèment nos maris,
Où poser nos beaux souliers blancs
Contre la vase des champs !

Poussés par la marée des champs
Des chevaux bourrus traînent des paysans ;
Des bœufs, des fruits, du grain
Arrivent ; un serf les escorte et les craint.

Comme des vagues, du foin
Se gonfle, sur la plaine, au loin.
A toute la houle de la mort
Le bourg sert de port.

Et dans la rue, les chiens,
Flairent tout ce qui vient.

Des pigeons se rengorgent ; des chats volent.
Des oies, à la démarche municipale
Font la police du ruisseau principal.
Des gorets s'échappent, qui entraînent des folles.

Petite ville, ah ! va, il faut te taire !
N'est pas grande ville qui veut.
L'été, toute la terre appartient à la terre.
Mais quand viendra le temps du feu
Tu laisseras pour te venger
Les chiens grelotter dehors sans manger.
Et les oies, dans un coin, tu les vas égorger.
Jusqu'aux os elles seront rongées
Car ils ont faim, les longs hivers !

CHANT DE GRENOUILLE

Ciel, ciel couchant,
Pareil au jour de mon étang,
Chaque soir, quand fondent les champs,
Je plains le réveil de ton noir printemps.

L'aurore des grenouilles se lève sur la terre.
Sortez, mes sœurs,
Formez vos chœurs
Qui désaltèrent les laboureurs
Rentrant de guerre.

Prenez vos places au banc du chapitre,
De toutes vos bouches coiffées de mitres.

Déjà voici, au loin,
Les chiens
Qui pleurent.
Tout à l'heure,
Les enfants auront peur.

Chantons, mes sœurs, chantons
Le soleil mort.
Dans nos retraites emportons
Son argent et son or.

Gloire à la fatigue des travaux,
Des fouets qui ont frappé les chevaux,
Des pêcheurs dont l'attention est en défaut.

Patience,
Le temps avance.

Entonnons nos prières
C'est l'heure des cimetières.

Chantons, mes sœurs,
Voici la lune qui s'étend
Et lui répondent les étangs.
Chantons, mes sœurs,
Les hommes meurent.

LA PROMENADE AVEC DIEU

Dieu, je ne possède plus ni la huche ni le lit
Que tes serviteurs nous louent ici bas ;
Je ne m'arrête plus dans leurs hôtelleries
Où l'on endort la vie, en étouffant ses pas.

J'erre, sans usu-fruit ni nue propriété
D'aucun viatique de piété...

Je te cherche où je peux
Seigneur,
Et tu le sais, hélas, c'est peu,
Quand on veut être seul à faire son bonheur !

Mais si l'on te rencontre, tout d'un coup,
Te promenant, toi aussi, par le monde,
Et que de prendre le bras d'un homme tu aies le goût,
Oh ! quelle lumière nous inonde !

Statues de musées

Beaux corps des joueuses mythologies,
Dieux stylites, sur des autels posés,
Mon voyage a laissé ces poupées au logis.

Je m'en vais seul,
Loin de tout seuil.

Et c'est ainsi que je t'ai aperçu,
Occupant tout entier l'espace d'un de mes sens,
Au point que le reste de ma vie n'était qu'absence,
Comme si je ne l'avais jamais su.

Une odeur de marée, par les pores d'une grève
Une respiration de forêt qui s'élève,
La sereine horreur d'une plaine, dans le couchant,
Et, par-delà les dunes, au frisson animal,
Subitement la mer, comme une chienne léchant
La terre qui a mal
O Dieu, n'était-ce pas toi
Qui t'emparais de moi ?

Tu me visites,
Vêtu en bruit, en vue ou en toucher,
Il arrive que tu passes vite.
Il t'arrive, toute une nuit, avec moi de coucher.

Aujourd'hui, tu fus, si je m'en souviens,
Au bout du petit sentier chevelu
Qui s'en allait, comme une chenille, ronger
L'écorce nue
De la plage allongée,
L'Océan débordant de bruits vains.

Lorsque tu te montras, mes yeux noyés
S'accrochèrent, affolés, aux mouettes déployées.

Tu avais des gradins
Où se pressaient de noires cimes.
Mais, au bord, tu t'apaisais en un jardin
Avec des courbes de pelouses fines.

L'eau avait des mains légères qui battaient.
En dessous, ses entrailles s'entreheurtaient.

Amphithéâtre
Hurlant de vent,
Je t'ai trouvé, pourtant,
La douceur d'un âtre
Et me suis, grelottant,
Chauffé longtemps devant.

La côte, surmenée, laissait tomber ses bras.
Même des phares les éclats,
Mouillés, partaient à peine : on ne les voyait pas.

Ai-je été présomptueux, Seigneur,
D'être resté, sans que mon cœur s'étonne,
A contempler, hors des heures,
Ta grande face d'automne ?

J'étais triste en arrivant.
Je fus plus triste en me sauvant.
Je portais ta tristesse, ô Dieu, sur mes épaules d'enfant.

Ce n'est point davantage,
Que de toi j'aie le droit de dire.
Je ne suis qu'un otage
Qu'en ta présence tu attires
Dans les forêts, sur les rivages,
Oserai-je même prédire
Qu'à la mort, quand il y faudra venir,
J'offre, grâce à toi, un plus noble visage ?

LA TERRE GUERRIÈRE

Dieu, tu es toujours le dieu des armées.
Je t'ai aperçu en ce personnage,
Ces soirs où je me suis, bienheureux, promené,
Au bras de l'automne, dans les bocages.

Nous marchions à pas lents,
Lui laissant tomber des feuilles mourantes,
Moi des rêves galants
Que piétinaient nos nonchalances indifférentes.

Nous songions aux félicités du long hiver
Qui, bientôt, à nos cœurs prodigues serait ouvert.
Frivoles, nous usions nos suprêmes loisirs,
Tout à la joie de n'y trouver aucun plaisir.

Et soudain, sur un horizon gris, gorgé de chevauchées,
Nous avons pu, ô Visage, te toucher !

La terre poissait du sang de l'eau,
Le sol était bossué par les galops.
Le ciel chargeait sans fin.
Les vendangeurs brancardiers
Emportaient sur leur dos
Les raisins ruisselants de vin.
Des charrues enfouissaient les restes des lauriers,
Et vous, crapauds psalmodiants, vous rôdiez.

Nous avons traversé des champs maudits
Pour rejoindre un bois encore combattant.
Les arbres, les bras ballants,
L'arme au pied et tout raidis,
Taquinaient, pour passer le temps,
De leurs dragonnes les glands.

Dieu, que tu m'as fait grand militaire
Sur le front hérissé
De ce bosquet fixé
Au milieu des grasses terres
Dans sa consigne solitaire !

Qu'héroïque, j'ai guerroyé,
Ce soir flâneur,
Pendant que commençaient, là-bas, les foyer
A avoir peur.

En face des lueurs du jour en retraite
Des branches de garde,
Rajustant, sans bruit, leurs hardes
A la lisière se tenaient prêtes.

C'est là que les étés, pourtant, venaient s'asseoir !
Ah ! que, soudain, la patrie me fut noire !

Dieu des soldats,
Quelle surprenante joie
LaisSES-tu à nos cœurs dans les combats ?

Dieu des rians ébats
De quel mortel mandat
Charges-tu nos cœurs dans les bois ?

C'est ainsi, ô Dieu, que ta terre nous est belle,
Et qu'à jamais, pauvres cœurs qui l'épèlent,
Elle vous est, chaque jour, complaisamment rebelle.

LA ROMANCE DES FINS D'ÉTÉS ET D'HIVERS

Qu'il se dépêche, l'Été, il ne pourra plus passer.
Pour passer, il faudra casser les jours glacés.

Il n'y a déjà plus qu'un mince filet chaud,
Vers le midi,
Que le soleil traverse vite en radeau,
Emmitouflé et tout raidi.

Et, de chaque côté, là où la journée chaude
Coulait,
Sur la rive du soir et la rive de l'aube
S'étend un glacial ourlet.

* * *

Paradis, auquel, parmi les champs, nous avons cru :
Aventure déjà parcourue...

Il ne s'en va pas, d'un seul coup.
Plusieurs fois, il refait le même chemin,
Donnant à chaque pâle main d'arbre, sa main.
Mais on les sent, tous, bien à bout !

Rejoignez-vous, soir et matin si froids.
Dieu ! que de morts autour de nous !
C'est à vous que va notre foi.

Que sont persuasifs vos icebergs
Qui voguent par le ciel,
Désert sans caravanes d'ailes !
Et les bois, sous le vent, attroupent leurs mornes vergues !

Les lumières des maisons sont les fruits que l'on cueille.
Comme il est doux de mordre aux seuils !

Sur les branches des routes, les forêts et les plaines
Pourrissent : les villes regorgent de bonnes peines...

Nous vous aimerons
Hiver je vous le promets,
Autant que nous le pourrons.
Si, d'ici là, nous ne mourons
Ce sera jusqu'au mois de Mai.

N'exigez point davantage,
En Mai, le printemps voyage.
Quand il viendra briser vos glaces
Et recouler
Sur les vallées,
Remettant les fleurs en leur place,
Nous irons, sur les rivages,
Entendre se dérouler
Les liens de notre esclavage.

LA ROMANCE DES LAVANDIÈRES

Les lavandières battent le linge.
O linge, qu'as-tu fait
Pour être ainsi battu ?
Elles te tordent, méninges
D'où coulent des méfaits
Hélas, bien rebattus.

Mais demain, comme tu seras lisse
A travers prés,
A faire des signes boursoufflés
Au soleil qui n'y voit pas malice !

C'est à toi que nos corps confient
Les rides de chaque jour de vie,
Les sueurs de leurs génies
Et même leur air indifférent, quand c'est fini.

Elles te châtient,
Les lavandières.
Le sang d'intimité dont nos lits
Ont pâti,
Et que tu portes dans tes plis
Par les ruisseaux, elles l'envoient à la mer.



Au bord de la mer,
Belles amies, quand à la gouverne de vos bras nous errons,
Nous regardons l'écume et nous la savourons.
La mer contient tant de rivières !

En battant le linge et en le tordant,
Supplice de nos vains passés se perdant,
Les lavandières, pauvres amantes,
Se plient, s'arcboutent et se tourmentent.

Lavandières ingénues
Dites, savez-vous qu'ils sont venus
Les adolescents dans les nues ?

Les pubertés ont faim,
L'été, en chevauchant
Des rêveries de quinze ans
Qui se cherchent une fin.

Même nous, pourquoi le nierais-je,
Quand nous vous regardons tordre les neiges,
Les neiges des années absentes
Comme nous vous retrouvons récentes !

On s'en va, au jusant de la douce saison
Qui entraîne l'âme loin des maisons.

On cherche un bruit qui rassure
Une aventure,
En coup de foudre, belle cassure.

Alors vos bas,
Lavandières,
Dans vos sabots
Et votre bras
Qui nous bat
Sur une dalle de tombeau.....
Mon Dieu ! que l'on voudrait être en prière
Et pleurer, près de vous, dans la rivière !

Des lavoirs ont la bouche au ras des fleuves.
Les battoirs, de leurs dents,
Mordent les flots se succédant
Et bavent des rages qui rien ne peuvent.

Il en est de petits, aux coins des mares
Qui s'acharnent, bien qu'il soit tard.

Et d'autres que, brusquement, l'on aperçoit
Au fond d'un chemin creux.
Comme au bord d'une source, on s'asseoit
Auprès d'eux.

Je ne sais plus leur nom,
Je ne sais où ils sont.
Ah ! confessez nos cœurs de petits garçons,
Lavandières,
Bonne nourrices de nos langes,
Confessez-les, quand nous passons.
Nous serons purs, dimanche,
Et vous en serez fières.

SUR LES CONFINS

CHANT DE VIGIE

Encore sept à huit mille battements
Du temps
Avant de redescendre du firmament.

Après, à l'ancre, dans son hamac,
On ouvrira son sac,
On tournera dans sa mémoire, comme une chique,
Des reliques.

Ma mère me les a bien soignées
Avant l'appareillage.
Elle m'a mis toute mon enfance alignée
Devant le feu,
Et l'a nouée du fil des larmes de ses yeux.
Elle a pris, de son visage,
Des baisers anciens, de souffrantes rides
Pour qu'ils calent ma tête et la brident.

Là-bas, là-bas, chez la Marie
J'ai volé aussi, de mes deux bras,
De grands cris
Qui soulevaient la houle des draps.
A des bouches j'ai volé leur salive,
J'en ai empli mon cœur pour qu'il survive.

Comme ils sont loin tous ces délires !
Ah ! il serait temps de retourner à leurs rires !

Depuis deux heures qu'elles secouent dans leurs vans
Les mauvaises graines du vent,
J'ai les paupières
Pleines de pierres.

Ma mécanique va toute seule et siffle
Tiens ! le vieil air
Que le vieux noyé, mon père,
M'apprenait, entre deux gifles.

Mais je n'en sais pas la suite,
Y aurait-il, en moi, une fuite ?

Encore, autrefois, quand on abordait
Après une campagne de cent mois,
La gueule tournée, mais les yeux frais,
On était reçu avec tant d'émoi
Que les doigts, de joie, se tordaient
En tâtant nos ombres qui ressuscitaient.

Nos mères nous reprenaient sur leurs genoux
Et dénouaient le scapulaire de pleurs
Qu'elles avaient mis à notre cou
Et qu'elles rajustaient à leur douleur
Comme un bijou qui porte bonheur.

Les filles nous nouaient bien fort
Du câble de leurs cuisses
Suppliant qu'à leurs corps
Notre amour se visse.

Aujourd'hui, qu'est-ce que nous comptons,
Nous, les singes pour arbres à toile,
Qui faisons, des années, des grimaces aux étoiles,
Nous, les gratteurs de coques en bois,
Nous, les amateurs de pontons,
Qu'un coup de girouette met aux abois ?

Les gros vapeurs, en nous doublant,
Se tiennent, de rire, les flancs,
A contempler toutes nos bordées,
Sans que nous puissions aborder.

Nous sommes les âmes de peine,
Celles qui vivent avec les orages et les cordes,
Quand la mer, couverte de fumées bien en ordre,
S'en va, maintenant, où on la mène.

Chez la Marie, chez la Marie.
Les aimées n'aiment plus qu'un quart d'heure,
Il passe tant et tant de vapeurs ;
Il passe tant et tant de maris !

Elles nous crieront du seuil :
" Tiens, vous revoilà, vous et vos cercueils ! "
Et s'en iront jouer avec ceux qu'elles connaissent.
Ah ! capitaine, bandez les treuils.
Hissez toute la voile, quitte à chavirer.
Nous voulons, une fois encore, à l'arrivée,
Trouver, sur le port, tout ce qu'on y laisse !

DEUXIÈME CHANT DE VIGIE

A cheval sur mon mât,
La hune pour selle,
Comme dans une nacelle
L'univers, c'est moi.

Les astres virent et font des tours.
Ce sont mes dames d'atour.
Les oiseaux les remplacent, le jour.

Je file sur mon balais
A travers des sabbats sans bruit.
Je peux dire ce qui me plaît.
L'espoir du navire me suit.

Quand j'ai de l'ivresse
J'aime à le saouler de peur.
Je lui ai prédit des caresses
De beaux bras d'eau
Dans les coraux,
Dont plus d'un navire meurt.

On a fait sa toilette.
Chaque voile s'est carguée comme une veuve
Chaque marin a compté ses emplettes
En y joignant une larme toute neuve.

Ou bien, depuis longtemps,
De la mer comme un étang,
Ils attendaient de voir naître une côte.
Les yeux tiraient la langue, chiens sans niches.
Je les voyais, couchés en rond
Sur le pont
A haleter par ma faute
En rêvant de maîtresses riches.

Ce bout de côte à ronger
Je ne le leur ai donné
Que quand dessus ils eurent le nez.

Sous les pieds de la vigie,
Enfant, le bateau vagit.

Puis encore, c'était vrai, cette fois
Il y a de mauvais récifs.
Mais j'avais une extinction de voix
J'avais beau vouloir, avec mon canif
Y percer deux trous ou trois.

De ceux qui sont là, il en meurt ;
L'air et la mer ne leur vont pas.
Il faut qu'ils descendent plus bas,
Chercher une meilleure demeure,
Je les vois glisser, du haut de mon mât.

Avec ma pique, je tâte l'eau et le firmament,
Je suis le pêcheur des continents.

Tout cela, ne vous faites pas de bile,
Les plages sans rien,
L'orage qui vient,
Les villes pleines de filles,
Je vous le dirai,
Je suis là exprès.

J'enfile port sur port.
Le secret de la mort,
Peut-être bien qu'à un tournant
Je le découvrirai aussi, avec Dieu dedans.

Entre temps, histoire de sucer l'air,
Je siffle des airs.
Après tout, qui sait ? Cela peut lui plaire.

LES GRANDS VOILIERS

— Quelle est cette ombre sur la mer ?

— Elle est haute comme un seigneur ;

Elle traîne comme le voile de la reine-mère.

— Ce sont, peut-être, des oiseaux migrateurs.

— Tenez vos langues de commères

Les mousses : le fil mollit.

Vous parlez comme les enfants qui ont des lits

Et, avant de dormir, avec des contes jouent.

Notre seule parole, c'est notre chique, dans nos joues.

Veille au filet que le banc qui passe y prenne goût !

L'ombre était de grands voiliers

Qui glissaient entre d'humbles barques,

Paissant la mer, dans un parc,

Brebis dociles, têtus béliers.

L'ombre était animée de pensées

Que les barques timides n'auraient pas su peser.

Le poids d'une pêche dans un filet

Était le seul problème qu'elles filaient.

L'ombre s'effaça dans la mer,
Chassée par les jours du temps.
Les voiles ronflaient d'un chant de guerre
En marchant sur les ouragans.

Et les cœurs d'hommes qui y battaient,
En leur cœur aussi chantaient :

“ Les lits où nos aïeux sont morts ?
Bah ! nos rêves les plus gais ressemblent à des remords !

Le ventre où nous fûmes bercés ?
Bah ! nous avons l'âme gercée.

La côte dont on ne quitte pas les jupons ?
Bah ! nos regards sont des harpons.

Le banc d'où lentement on rame,
Les poissons qu'on jette sur le pont,
Les croisières autour de sa femme et de sa hutte
Bah ! nous voulons voir sur les lames
Emerger les tristes fronts
Des îles vides et sans but. ”

L'ombre était de grands navires
Qui s'en allaient à la chasse,
Dans les plaines de la mer vierge,
Bateaux vampires.

Lorsque, sous leur quille, la mort passe
Par nulle prière ni nul cierge,
A travers l'inconscient espace,
Le souvenir n'en transpire.

UNE HEURE

En Grèce, cette heure tendait si fort
Les regards saluant, dans les jeux, les vainqueurs
Qu'aucun d'eux n'apercevait la mort,
Qui, à Rome, apostait contre Athènes des cœurs
Dont Virgile, ensuite, chanterait les remords
Et Pétrarque, plus tard, par les gestes de Laure.

A cette heure dans les salons,
Juchés sur leurs talons,
Des abbés aux jupes des dames,
Parmi les meubles amollis,
Lançaient leurs âmes,
Ricochant en fines complies.

Les clochers scellèrent cette heure de leurs glas ;
Les chevaux de guerre l'enfoncèrent dans le sol
Et c'est votre heure, aussi, ô donas Sols,
Quand le pas des guitares, sous vos balcons, parla !

Puisque mon âme s'en évente
Cette heure est encore vivante.

A cette heure, les rues sont pleines,
Par les femmes fermentent les désirs,
De leurs figures de cire
Flambe, tragique, l'haleine.

En un coin du monde,
C'est une heure ensoleillée ;
Ailleurs, de pluie rayés,
Les pauvres songes y fondent.

Elle est du matin
Ou du soir ;
Pour certains
Douce comme un sein,
Mais que d'autres dont le cœur s'éteint
A l'idée de la revoir !

Il est matin : des douleurs reprennent,
Sur les lits défaits gisent les amours vaines.

Il est soir : des douleurs se traînent,
Dans les lits se jettent les amours en peines.

*
* * *

Moi, à cette heure, je vais partir
Avec un vieux bateau martyr,
Vers les îles qui s'étirent.
Il m'est fidèle comme un chien.
A elles, le ventre leur geint.

Il pleut, ce soir :
La nuit sera large au large.
C'est bien ce soir qu'à des tables,
On songe au mystère de l'étable
Et que les amis aiment s'asseoir
Pour se dire de doux mots, en marge
De la vie qui les accable.

Moi je serai seul auprès de la barre,
Mouillé et attentif,
Je suivrai les lames
Quand elles s'attifent
Pour, comme les abbés et les dames
Avec esprit, jouer aux barres.

Sur les îles sont des feux
Qu'on leur a rivés au corps,
J'irai surveiller si ceux
Qui les gardent avec leurs yeux
N'ont pas été surpris encore
Et si les feux ne sont pas morts.

Demain l'heure reviendra.
Elle me retrouvera, dans la brume,
Avec l'île devant moi
Et mon bateau collé à l'empois
De la mer qui fume.

Quand je débarque et reprends pied,
Bien des lumières m'attendent,
Bavardant des histoires de plaisirs
Qui, depuis des siècles, rouillés,
Sur les quais aux marins se vendent,
A tant les bouches pour y mouiller
Une seule nuit et repartir,
A tant les bras honnêtes pour y vieillir.

Je rôde les bras ballants
Afin de perdre les heures ;
J'en frôle, de ces âmes sœurs
Qui vont, comme moi, en s'en voulant !

Va-t-en, heure, et après toi, toutes les autres.
Tu es gonflé du vide de tout ce que tu portes.
Laisse moi avec mon chien de côté
Bien soudé à mes talons.
La terre est morte
Où nous allons.

L'ENFANT PRODIGUE

— Patron, patron, ça me déchire
Là, dans le cœur.
Laissez-moi partir
Je n'aurai pas peur.

— Tu dis, Marie Jean, tu dis que tu veux ouvrir l'écoutille
Et la laisser entrer, qu'elle nous pille...

— Alors, patron, tuez-moi.
Je compterai jusqu'à trois.
Un peu plus tôt, un peu plus tard.
Oh ! maman qui m'attend au phare !

— Et les autres est-ce qu'ils se plaignent ?
On ne les entend même point.
Tu as donc, dans les yeux, la teigne
Que tu les grattes avec tes poings.

— Patron, patron, les autres sont morts.
Je l'empêcherai d'entrer, si je sors.

— L'empêcher ? Tu n'entends donc pas ses coups ?

.

Qu'est-ce que tu veux ? Nous sommes chez nous.

Oh ! tu peux tout casser, pont et mâts.

Mais ici on ne te reçoit pas.

* * *

— Dis donc, Marie Jean, y a combien de temps

Qu'on est là dedans ?

— Patron, patron laissez-moi faire.

Elle me laissera bien passer.

Je veillerai que rien ne soit ouvert

Pour que vous puissiez trépasser.

.

Oh ! patron, patron, j'ai mal !

— C'est rien ça. Le mal, ça s'avale.

* * *

— Marie Jean, tu trouves pas que ça pue.

C'est sans doute, le manque d'air.

Il vaudrait peut être mieux se mettre nu.

C'est comme ça, quand on est en bière.

— Patron, patron, je veux descendre dans la lande.

— Tu as faim ? il ne manque pas de viande.



C'est un bateau mort.

Il reste un homme, dans le fond, qui se tord.

Il faut que ça serve à quelque chose.

A terre jamais on ne les reverra.

Le menuisier ne travaillera pas.

Il faut bien qu'il se repose.

LE DOMPTEUR

Oh ! tu peux ouvrir la gueule
Et faire craquer tes crocs,
J'ai beau être seul,
Tu ne m'avaleras pas, je suis trop gros.

Je t'ai déjà entendu,
Je te connais.
A mes oreilles, tu cornais,
La nuit où le ventre de ma mère m'a rendu.

Ne te donne pas tant de peine,
Je te musélerai avec mes veines.

Je ne suis pas un mousse.
On ne me fait pas peur.
Va ! remets tes housses.
Ce n'est pas parce qu'il en meurt !

Lorsqu'on est marin,
On connaît la bête.
Elle a mauvaise tête.
Elle rugit des grains.

Tu en as déjà tué deux des nôtres.
Les autres,
Dans le fond,
Ne savent plus ce qu'ils font.

Mais c'est moi qui te cause ; tu entends ?
Fais pas de pose avec tes dents.

Je vois bien : depuis deux nuits,
Avec la mer tu mènes ton bruit.
Et toi le vieux vent, et elle, le vieil Océan
Ça ne donne qu'un seul hihan.

Eh bien, après ? Ça n'empêche pas
Que l'on vous attelle à nos mâts.
Tu peux ruer dans la misaine.
Il faut, tout de même, que tu nous traînes.

Bas les pattes ! C'est moi qui te soigne,
Je sais par quels crins l'on t'empoigne.

* * *

Oh ! oh ! Les vagues larguent toutes leurs mâchoires.
Voilà, pourtant, trente ans, que je roule mon espoir !

Alors, si c'est ça, je ne dis plus rien,
Le bon Dieu, le patron, sait ce qui est bien.

Tais-toi, tais-toi, fais pas tant de tapage.
Je ne me sauverai pas à la nage.

Alors, c'est vrai ? L'écoutille boit la goutte !
Le bateau ne connaît plus sa route.
Les gars, en bas,
Ah ! les voilà,
Déjà bien plus bas.
Alors, c'est vrai ? Il ne reste plus que moi ?

Demain la mer dormira sur le ventre.
Toi, tu siffleras, assis dans un coin.
Moi, je serai déjà loin.
Ce sera une barque de moins qui rentre.

Tenez, vous avez de la chance,
Vous pouvez vous lécher les babines.
Il y a du vieux rhum dans la cabine,
Et dans ma panse.

LE PIVOT

J'ai passé de longs temps sur la mer,
J'en reviens pour mes affaires.

Je ne sais ce que j'y suis allé faire,
Je n'y ai rien retrouvé,
Pas même la douceur de mes père et mère,
Il n'y en avait pas sur le môle, à l'arrivée.

Ah, si ! Je n'en reviens pas pareil.
J'ai du vide plein les oreilles
Et plein les yeux
Tant les suçoirs d'espace ont tiré sur leurs feux !

Ma première campagne ne fut pas heureuse,
Pour moi la terre était déjà comme la mer,
J'y pêchais la vierge et la pierreuse
Où l'hameçon casse et se perd.

Alors mon père m'a embarqué,
J'ai laissé l'espoir sur le quai.

Vous, les immobiles,
Vous croyez
Qu'avec vos villes
Vous broyez
Du grain de vérité divine.

Mais quand l'immensité avine,
C'est là, messieurs, que l'on devine.
Je sais ce qu'elle est, moi, la création,
Je l'ai gardée en faction.

Il n'y a pas de quoi être fier, Seigneur,
C'est moi qui te le dis.
S'il t'a fallu jusqu'au samedi
Pour fabriquer cet attrape-cœurs !

Ça brille parce que ça tourne vite.
Mais arrêté ?
Ah ! prenons, au plus tôt, la fuite
De peur d'en avoir pour l'éternité !

N'importe quoi, n'importe quoi pour nous halluciner,
Des femmes embrassées,
Des rêveries,
Un mâât,
Que d'appuis j'ai compris
Que l'on cherche, chapeau bas,
Dieu ou vice incompris
Et autres noces de Cana.

Les curés, sur leurs clochers,
Les philosophes, sur leur logique,
Les amants, même couchés,
Tous se cramponnent à quelque pic.

Moi, j'ai essayé de beaucoup, tour à tour,
J'étais plus qu'aucun autre, Seigneur,
Sujet au vertige qui t'entoure
Et j'ai en vain planté plus d'un bonheur.

Ah ! qu'il fera bon,
Sans plus d'équilibre à assurer,
S'en aller enfin à l'abandon,
Au gré du tourbillon, errer.

Je reviens de la mer
Mettre ordre en mes affaires,
Mais j'y retournerai, quand, le cœur obstrué,
Rien n'y tiendra plus dont je puisse être fier.
J'y retournerai, l'âme en l'air,
Comme un bateau plein de noyés.

MADRIGaux AUX INCONNUES

LE MADRIGAL DE L'AMOUR IMMOBILIER

Répondez-moi, madame, par retour de vos beaux yeux.
Mon amour le voici dans sa nudité,
Ah ! est-il, est-il bien le lieu
Où votre âme, avec ses goûts, veuille habiter !

C'est une docile demeure.
Les fenêtres y sont attentives
A recueillir la lumière de chaque heure ;
Elle ne recèle point d'ombre rétive.

Vous y changerez tout, je le sais ;
Vous abattrez des cloisons ;
Vous ferez d'étranges essais
Dont j'ignorerai la raison.

A tous mes sourires pendront vos bibelots, vos grâces ;
Les murs seront chargés comme des glaces
De l'image de vos loisirs
Et sur mon cœur traîneront vos plaisirs.

Néanmoins, malgré mon obéissance,
Vous fermerez vos beaux yeux avec impatience.

Vous rêverez de vieux rêves de pension
Avec des châteaux en larmes et des bouffons.

Je ne dirai rien.

Je vous abriterai du froid de vos rancunes,
Jusqu'au jour qui vient
Pour chacun et pour chacune.

Alors, vous me quitterez sournoisement,
Vous arracherez de moi vos jeux et vos rubans,
Un parfum de vous flottera vainement.

Voilà, madame, le sort que je vous demande,
Et celui que je vous supplie d'accepter,
Répondez-moi, en baissant les yeux sur votre thé,
Et n'ayez pas peur qu'un jour je me pende !

LE MADRIGAL DU SOLEIL ET DE LA PLUIE

Ecoute la pluie, mon amie.
Le soleil sonne les heures ; la pluie les demies.

Le soleil sonne les heures
De nos cœurs à répétitions !
Puis, seconde à seconde, pleurent
Leurs infortunées pétitions.

Te rappelles-tu le palefroi de notre amour,
Comme, sous le soleil, il partit !
Du monde il fit le tour
En quatre-vingts jours.
A présent, il rentre sous la pluie !

Les beaux baisers de proie
Jouant, au plein de notre ciel,
Je ne les vois plus, et toi ?
Sur le tombeau de notre toit
Roulent, vides, des lunes sans miel.

Mais il y fait tiède et sûr,
Loin des vœux trop éperdus
Où il faut, sans cesse, que l'on s'assure
Que l'on ne s'est pas, l'un l'autre, perdu

Bon bonheur monotone !
Bonheur qui, jour à jour, s'additionne !

Avec la pluie d'automne
On s'en va vers l'hiver.
Puis le printemps, soudain, étonne,
De son nouveau soleil ouvert.
Ah ! sous la pluie, ah ! qu'on espère !

LE MADRIGAL DE L'ÂME ET DU CORPS

Une âme ! Enigme bavarde
Qui suppose ce que valent
Le bien et le mal,
Qui parle de dentelles et de hardes.

Un corps ? fantôme muet
Vivant sans qu'on y songe ;
Jouet
Dont le jeu nous ronge.

Tu es à moi, ma chère âme,
Corps et âme.
Ah, couple paradoxal :
Qui, de lui ou d'elle, est vassal ?

Corps et âme ?
Hélas ! Et c'est ainsi que l'on se damne
Jusqu'à se perdre corps et biens,
Ma chère, pour tes beaux yeux et autres riens !

LE MADRIGAL DES DÉPOUILLES

Sur la margelle saute un oiseau.
Le silence est lourd dans le Hainaut.
Il a passé des reîtres sur leurs chevaux,
Sur la margelle la fille se penche
En faisant jaillir sa hanche.

L'ample simarre d'or
Drape la Byzantine.
Dans le jardin qui dort,
Des abeilles,
Frappent aux fleurs, les réveillent
Et dans leurs cœurs butinent.

A Tolède, le doigt de l'inquisiteur
Espérait trouver
Dans la chair torturée et l'en priver,
Quelque bonheur.

Puis voici des arquebusiers
Qui poursuivent des hérétiques
Mettant à sac les boutiques
Et en faisant des brasiers.

*
* * *

O belle amie, que charmant est le décor
Où nos étreintes se déplient.
Etendue sur votre lit,
Gît la simarre d'or.

Elle est lasse — prenez en soin — et elle coûte cher.
Elle a suivi les hommes qui campaient sur la mer.

Au haut du perron, le berceau de fer
Qui abritait la margelle
Reçoit votre ombrelle,
Quand vous venez de faire
Promener vos manières.

Vous feuillotez les supplices d'un livre vieux.
Vieux cru, rare bouquet
D'amour de Dieu
Et de hoquets.

L'arquebuse
En un coin muse
Près d'une vitrine où une timbale
Contint des gorgées de ruse.
Accessoires, désormais, de vos bals.

Les pirates campaient sur la mer.
Les chevaux soufflaient, broyés entre les bottes.
Les astres des nuits froides s'incrustaient dans les mottes
De la terre morte,
En gelée de rosée légère.

Et je vous aime, ô vous si anodine,
Je vous aime seule et toute nue,
Parmi ces fantômes qui vous diminuent
Et d'un peu de mort vous mâtinent.

Comme il faut que tu sois belle
Toi que ma bouche, sans fin, épèle
Pour que ces lambeaux éternels
Escortent humblement tes doux péchés véniels !

Ton corps se dérobe souvent et ton âme est cassable.
Hélas ! aux heures où, déçu, je t'attends
A travers ces vestiges méconnaissables,
Je vois des bras farouches s'étreignant dans les sables,
Je vois, du fond des temps,
Revenir à mes lèvres des lèvres plus insatiables !

LE MADRIGAL DU CORSAIRE

Fugace courant de votre sexe, ô chiennes !
La langue déployée, ouvrant leurs feux d'hyènes,
A l'ancre, les chiens attendent et geignent.

“ Un jour encore, un jour ! Le temps se hâte.
Autour d'elles restons groupés.
Elles ne seront bientôt que de la vie houleuse qui s'empâte,
Sans courant pour nous happer ! ”

*
* * *

Mais moi, ma belle amie, qui ne suis qu'un homme
J'ai toute ma vie pour attendre, en somme.
Tu peux t'enfermer, me laisser errer
La mâtire désemparée.
Il n'y a pas d'instant à saisir
Pour l'humain amour.
La passe est toujours ouverte : nos loisirs
N'ont qu'à s'ébattre autour.

Partez : comblez votre lit d'amants,
Il viendra bien un moment
Où vous reviendrez docilement
Par le travers de mes serments.

J'entrerai, Madame, dans le port de votre cœur.
Je ne suis pas un chien qui compte l'heure.

J'entrerai avec le calcul insultant d'un corsaire
Qui se fait payer sa patience en butin.
Ne croyez pas que le temps vous sert
Ni que l'envie d'une femme s'éteint.

Je connais trop vos récifs, hallucinants périls,
Vos mains écumeuses et vos bagues qui y brillent
Comme des îles.

Aucun pays n'effacera de mon rêve
La piété que je vous dévoue.
La nature ne fait point de trêve
Aux femmes traquées par de sages fous.

Adieu si vous le voulez.
Mais, ah ! que cet adieu reste vain !
Préparez les larmes que je ferai couler,
Mettez déjà sur votre bouche
Les mots, captifs parfums,
Qu'accoudé dans votre couche
J'aimerai regarder brûler !

LE MADRIGAL DES CONDITIONS

Si tu n'étais que ton cou ingénument nu,
Si tu n'étais que ta gorge entrevue
Je t'aimerais...

Si tu n'étais qu'une oreille à demi inconnue,
Si tu n'étais que le sourire imprévu
De ta bouche, dont la voix m'effraie...

Mais tu seras toute à moi.
Mon cœur en est plein d'effroi.

Si tu n'étais que cette cheville et ce soulier
Et ce bas noir
Qui firent partir, comme des écoliers,
Tous mes désirs te voir,

Si tu n'étais que ce raccourci de hanche
Ou ce geste de loin,
Ah ! que de dimanches
Nous ferions couler dans nos mains !

Mais toute à moi tu seras.
Hélas, mon cœur en mourra.

Si tu étais ce que mon plaisir devine
A travers ce que je vois.
Oh ! tes robes tombées, grandes ruines ;
Oh ! le dieu, pour ma foi,
De ta personne si fine...

Ce qui tourmente mes nuits
Et fait sangloter mon envie
Si tu l'étais toute notre vie...

Si tu étais celle qui reste mystérieuse
Comme ma fidélité te serait pieuse...

Mais tu seras toute à moi,
Le lendemain ou le soir même.
Mon cœur est rempli d'effroi
A se répéter qu'il t'aime.

Nos vies seront confondues.
Nous vieillirons de regrets.
Puisses-tu n'avoir pas entendu
La louange de tes attraits !

Mais nous voudrions faire du bonheur
Tu vas te donner toute à moi.
Si tu pouvais voir la peur
Qui éloigne mon cœur de toi ?

LE MADRIGAL DES VIEUX ÉPOUX ENRICHIS

Quand nous nous sommes mariés
Tu étais mince
Comme un sac léger qu'entre deux doigts l'on pince
Et qui ne contient rien que soupirs repliés.

Après dix ans de mariage,
On te vit déjà mieux emplie :
Tu étais large de visage,
Ta pudeur faisait moins de plis.

A présent tu es grasse et ronde ;
Tu es un beau sac regorgeant.
A tous ton air content dit à la ronde
Que j'ai mis, nuit sur nuit, beaucoup d'amour dedans.

LE MADRIGAL DE L'ORGUE DE BARBARIE

Tu seras femme et moi mari.
Nous irons, tous deux, au devant du retour,
Du retour d'âge de notre amour.

Tu seras femme et moi mari.
Déjà, tout petits, à Paris,
Mes regards ingénus l'ont appris.

L'amour ? Ah ! qu'est-ce ? L'auras-tu su ?
Quand nos cœurs, animaux d'hiver,
Se seront endormis, tout reclus,
Dans le sommeil de se plaire !

Tu seras femme et moi mari,
C'est ce que nous nous sommes promis
Par ce doux crépuscule d'orgue de Barbarie !

Tu n'es que femme et moi mari.
Romanesque paysage
Où son cœur m'a souri,
Est-ce que, parfois encore, tu te déplies
Parmi les devoirs d'usage
De notre bienheureux lit ?

Jours de sabbat,
Divins dimanches,
Femme maîtresse, amant mari,
Dernières revanches,
Il nous arrive encore
A travers ces ébats
De promener nos corps.

Jusqu'à l'heure où taries,
Les âmes, les pauvres âmes, telles quelles, se voient,
Et, tout à leur passif, se comptent sur leurs doigts.
Mais l'on a fait ce que l'on doit,
Tu fus ma femme ; moi, ton mari.

TABLE DES MATIÈRES

LE CADRAN

I. Levers de tous les jours.	9
II. Le Jour se lève	12
III. Le Vain Fakir	14
IV. Le Cycle	16
V. L'Aube Ennemie	18
VI. Les Aubes amies	20
VII. Le Hublot	23
VIII. La Mort d'Hier	27
IX. Les Veilleurs	29

LES LEGENDES SURVIVANTES

I. De Profundis des Légendes	35
II. Les Frères	38
III. Escamp.	43
IV. Les Châteaux en Espagne	48

LES ÉMIGRATIONS

I. Fugaces Étapes	55
II. La Romance du Berceau	61
III. Les Martiales Matinées	64
IV. Le Dénuement Impossible	67
V. Le Pélerinage Antique	70
VI. Vain Retour à la Terre	72
VII. La Petite Ville	74
VIII. Chant de Grenouille	76
IX. La Promenade avec Dieu	78
X. La Terre Guerrière	82
XI. La Romance des fins d'Étés et d'Hivers	85
XII. La Romance des Lavandières	87

SUR LES CONFINS

I. Chant de Vigie	93
II. Deuxième Chant de Vigie	97
III. Les Grands Voiliers	100
IV. Une heure	103
V. L'Enfant Prodigue	107
VI. Le Dompteur.	110
VII. Le Pivot	113

MADRIGAUX AUX INCONNUES

I. Le Madrigal de l'Amour Immobilier	119
II. Le Madrigal du Soleil et de la Pluie	121

III. Le Madrigal de l'Ame et du Corps	123
IV. Le Madrigal des Dépouilles	124
V. Le Madrigal du Corsaire	127
VI. Le Madrigal des Conditions	129
VII. Le Madrigal des Vieux Epoux Enrichis.	131
VIII. Le Madrigal de l'Orgue de Barbarie	132

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT
AOUT MIL NEUF CENT DOUZE PAR
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD."
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE



PQ
2615
E767A75

Hertz, Henri
Les apartés

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

